

LA LÉPROSERIE DE KIÊN-LUONG, TONKIN

Nous ignorons tout de cet établissement. Peut-être s'agit-il d'un nom fictif utilisé par l'auteur pour protéger un informateur.

(Roland Dorgelès, *Sur la route Mandarine*, Albin Michel, Paris, 1925)

[213] Depuis ma visite à la léproserie de Kiên-Luong, au Tonkin, j'avais le cœur serré à la seule pensée de revoir des lépreux. Je me souvenais de cette centaine de misérables, surgis d'étables ouvertes aux quatre vents, qui s'étaient attachés à mes pas et geignaient en faisant des lays :

— Giet qua... Kho lâm... Nous avons trop froid... Nous sommes trop malheureux...

Ce jour-là, vraiment, j'avais eu honte d'être un blanc, honte d'être le monsieur important qu'on [214] guidait et que ces malheureux devaient prendre pour quelque fonctionnaire en tournée.

— Ils ne sont pas méchants, les pauvres diables, me disait le vieux surveillant.

Et me montrant sa poignée de miliciens, fiers de leurs ceintures vertes, il ajoutait :

— Je me méfie plutôt de ces fripouilles-là...

Ces lépreux de Kiên-Luong vivent entassés dans un camp que le grand vent et les inondations dévastent chaque année. On n'avait même plus le courage de réparer les huttes et aux dernières pluies, quand les toits eux-mêmes furent emportés, les lépreux se réfugièrent dans la chapelle que le Père, un barbu solide, a construite sans architecte et sans maçon, de ses mains de paysan.

Le Père n'a plus le droit, comme autrefois, de vivre dans le village de ses lépreux — une jolie place, n'est-ce pas, et que beaucoup doivent lui envier. Il s'est donc installé à proximité, dans une bicoque sordide, et on le voit, matin et soir, aller et venir sur la digue qui mène au camp : l'indépendance religieuse est sauvegardée...

Indépendance religieuse, liberté des croyances, comme tout cela paraît absurde, au milieu de ces sept cents sacrifiés que le reste du monde abandonne ! Jamais un Annamite de qualité, un chef de village, un mandarin n'est entré dans ce camp maudit pour y apporter un mot d'espoir, une promesse, une plainte... Le missionnaire, lui, est [215] venu. Alors, peu à peu, les lépreux sont allés à la foi chrétienne, simplement parce qu'un chrétien est là, qui leur parle avec bonté. Ces monstres dont les membres bleuis s'en vont en morceaux, se passent des scapulaires autour du cou et chaque nuit, à tour de rôle, l'un d'eux couche, comme un chien de garde, à la porte de la chapelle, de peur qu'on ne vienne leur voler le seul bien qu'ils possèdent : le brancard rouge et doré qui leur sert à promener la Vierge les jours de procession, quelques bannières brodées et les objets du culte.

Ils n'étaient pas tous horribles, les lépreux de Kiên-Luong, et je me souviens même d'une congaïe presque jolie, rien ne signalant son mal que ses joues violacées. Une vieille à la face en bouillie lui ayant dit de m'embrasser, ils se mirent tous à rire, à gambader autour de moi, et l'un me tendait d'affreux moignons des mains informes dont tous les doigts étaient tombés. C'était atroce, cette troupe de moribonds dansants. Les impotents, ceux que leurs pieds rongés ne portent plus, se dressaient sur leurs châlits, pour voir, montrant entre les bambous disjoints des visages tuméfiés ou recouverts d'écailles, et ils riaient aussi, affreusement. Ma dernière vision, comme je

m'en allais, ç'avait été un cercueil que les lépreux avaient fait le matin même, pour un des leurs, avec les planches pourries d'une baraque, et qu'on avait planté debout, devant la grande case, ainsi qu'une guérite. [216]

— Le bois coûte cher, m'avait-t-on expliqué. Et comme ils ne touchent que trois piastres par mois pour se nourrir...

Il me gênait ce souvenir de Kiên-Luong. C'est grâce à sœur Adeline qu'un autre [celui de Cùlao-Rông] l'a effacé.
